

médaille. " Je vous dirai toutefois confidentiellement, M. Pinard.....

A ces mots, le perruquier fut interrompu par la voix aigre de son épouse, Angélique-Aspasie-Malvina Larose, née Corcorot.

— M. Larose, faites attention à ce que vous dites. Même quand vous êtes à jeun, comme en ce moment, vous seriez bien d'être plus sobres dans vos conversations. Trop parler nuit, me répétez-vous souvent, en mettant cet adage sur le compte de feu votre père, Timothée Larose.

— Sois tranquille, ma chérie, répondit le barbier, je sais à qui je m'adresse. M. Pinard n'est pas tout le monde. Feu mon père me disait :

" Dis-moi qui tu fréquentes, et je te dirai qui tu es. " M'est avis donc, M. Pinard, soit dit sans fâcher la bourgeoise que l'homme en question est plus qu'un valet. Je l'ai vu agir à l'égard de son maître aussi lestement qu'il vient de le faire pour moi, et M. le comte ne répondit pas, ne parut pas même disposé à se fâcher de ses indécidités. Ça m'a paru étrange.

Ia confiance en était là, quand une nouvelle pratique entra. M. Pinard prit son chapeau, salua Malvina, et sortit.

II

LA FAMILLE DE GARDEREL

Le soir du jour où le perruquier Larose, au désespoir de son aimable moitié, s'était entretenu si longuement avec M. Pinard, cinq personnes étaient réunies dans le salon du château de Champton : trois femmes et deux hommes. Les trois femmes étaient placées autour d'une table à ouvrage, et s'occupaient de broderies. Les deux hommes se tenaient du côté droit du salon, devant des fenêtres qui régnaient sur une seule face. L'un, le plus jeune, assis sur une chaise, tenait un livre à la main mais sa lecture paraissait très-peu l'occuper. Son regard vague, indécis, rêveur, errait sur les grands arbres du parc, et sur la vaste pelouse qui s'étendait sous les fenêtres du salon. A travers le feuillage du bois, perçaient comme de longs fils d'or les derniers rayons du soleil couchant. Le ciel était pur et profond ; les bruits de la campagne s'apaisaient peu à peu ; une brise agréable commençait à rafraîchir l'atmosphère. Le salon était meublé avec sévérité. Sur la vaste cheminée on voyait une pendule en marbre vert, couronnée d'un sujet de fantaisie en bronze : quelques tableaux représentant des paysages décoraient les murs. Une table, sur laquelle s'était une

corbeille de fleurs, occupait le milieu de l'appartement. Un piano en bois de chêne, placé entre deux fenêtres, complétait l'ameublement. La plus âgée des trois dames paraissait avoir de quarante à quarante-cinq ans. Quoique bien conservée et dotée de quelque embonpoint, les rides profondes creusées sur son front indiquaient des soucis et des chagrins. Sa bouche semblait étrangère à toute expression de joie et de gaieté. Ses yeux se levaient parfois sur ses deux compagnes, ses filles, et révélaient un sentiment d'inexprimable tristesse.

L'aînée des deux jeunes filles, qui pouvait avoir vingt-trois ans, portait empreintes sur sa figure des traces non équivoques de souffrances physiques. Sa pâleur, ses traits tirés, sa maigreur, attestaient suffisamment que sa santé était loin d'être satisfaisante. La plus jeune des trois femmes, âgée d'environ dix-huit ans, formait un contraste parfait avec sa sœur. Elle était fraîche, resplendissante de force et de santé, et d'une beauté des plus remarquables. Mais la tristesse jetait aussi ses ombres sur ce visage charmant. L'état de sa sœur était probablement la cause de la mélancolie qui se trahissait au premier coup d'œil sur le front pur de la jeune fille.

Le plus âgé des deux hommes, dont les cheveux grisonnaient, étendu sur un canapé et coiffé d'un bonnet grec, laissait errer son regard vers le plafond. Quand, par hasard, ses yeux en se baissant, rencontraient la jeune fille malade, un tressaillement fébrile agitait ses membres ; une douleur poignante semblait précipiter les battements de son cœur, car il y portait fréquemment la main ; alors son visage rude et farouche devenait livide ; ses lèvres blémisaient. Cet homme était sous l'empire de grands remords, ou des peines plus cuisantes.

Au moment où nous introduisons le lecteur au château de Champton, le silence régnait entre les cinq personnages du salon. Chacun d'eux paraissait livré à de sombres et douloureuses pensées ; l'air que l'on y respirait vous serrait à la gorge. Une chambre tendue de deuil et renfermant un cadavre, n'est pas plus lugubre que ne l'était l'aspect du salon de Champton. Au bout de quelques instants, la plus jeune des deux filles leva la tête, et, regardant sa mère, lui dit :

— La soirée est bien belle, ma mère ; le soleil se couche ; tout à l'heure, la rosée va délicieusement rafraîchir l'air embrasé et le parc. Permettez-moi que j'aille faire une promenade ?